

## **DES VIES INFÂMES AUX VIES MINUSCULES : L'ÉCRITURE DES VIES ORDINAIRES OU UNE GÉNÉALOGIE DE LA LITTÉRATURE**

**DE LAS VIDAS INFAMES A LAS VIDAS MINÚSCULAS: LA ESCRITURA DE  
LAS VIDAS CORRIENTES O UNA GENEALOGÍA DE LA LITERATURA**

Guillaume Le Blanc

Université Paris-Est Créteil  
guillaume.le-blanc@u-pec.fr

Fecha de recepción: 07-01-19  
Fecha de aceptación: 22-01-19

doi: <http://dx.doi.org/10.30827/TNJ.v2i1.8503>

### **Abstract:**

L'apparition du roman au 18ème siècle marque un régime nouveau de littérature. L'écriture n'est plus cette extériorité radicale que la littérature expérimente comme pouvoir d'écriture, elle devient, par une sorte de renversement, écriture du pouvoir, écriture pour le pouvoir. Dans « La vie des hommes infâmes » (1977), Michel Foucault propose une archéologie de la littérature moderne inscrite dans une histoire des rapports de pouvoir. Dans ce court texte, Foucault propose de ramener le pouvoir de l'écriture à l'écriture du pouvoir en passant d'une première position sur l'effet littérature à une seconde position sur l'effet fiction à l'intérieur de laquelle la littérature est amenée à jouer un certain rôle. L'écriture y est envisagée comme tactique interne au pouvoir où les relations de pouvoir ne peuvent se développer que par une mise en écriture des vies ordinaires.

**Mots-clé:** Michel Foucault; Littérature; Méthode généalogique; Politique de la littérature.

### **Abstract:**

La aparición de la novela en el siglo XVIII marca un nuevo régimen de literatura. La escritura ya no es aquella exterioridad radical que la literatura experimenta como poder de escritura,

sino que se convierte, en una especie de giro, en escritura del poder, escritura para el poder. En “La vida de los hombres infames” (1977), Michel Foucault ofrece una arqueología de la literatura moderna inscrita en las relaciones de poder. En este breve texto, el pensador francés trata de llevar el poder de la escritura hacia la escritura del poder al pasar de una primera posición acerca del efecto de la literatura a una segunda posición acerca del efecto de la ficción en cuyo interior la literatura desempeña un papel determinado. La escritura se plantea por tanto como una táctica interna del poder donde las relaciones de poder solo pueden desarrollarse mediante una puesta por escrito de las vidas corrientes.

**Palabras clave:** Michel Foucault; Literatura; Método genealógico; Política de la literatura.

Et si la littérature était une invention récente ? Ou plutôt, et s’il existait un régime nouveau de littérature avec l’apparition du roman au 18ème siècle ? Peut-être est-il bon, avant de reprendre le fil de cette question, de se souvenir que Foucault dresse un portrait extrêmement impur des sciences humaines dans *Les mots et les choses*. Il y affirme que les sciences humaines sont d’une apparition récente, qu’elles logent dans le pli anthropologique dont le discours critique de Kant est le symptôme plus que la cause. Il y affirme surtout que les sciences humaines n’ont pas de place originale dans la nouvelle configuration des savoirs. Elles logent dans un triangle dont les côtés sont la philosophie, la mathématique universelles et ces trois nouveaux savoirs que sont l’économie, la philologie et la biologie, elles errent dans un espace qui n’a pas été fait pour elles et elles sont ainsi condamnées à redoubler la forme d’un questionnement sur l’homme comme être vivant, travaillant, parlant. C’est à dire qu’elles n’ont pas d’essence, même historique. Parallèlement à cette entreprise de délégitimation des sciences humaines, la littérature peut sembler souveraine. N’est-ce pas sur le fond d’un geste d’écriture libérée de toute assignation psychologique aux fonctions d’auteur, d’énonciateur, d’histoire que se retourne l’archéologie comme contre-science humaine ? On se souviendra que Foucault formule son archéologie des sciences humaines sur le bord externe de l’épistémè humaniste tel qu’il est déjà préfiguré par les contre-sciences de la linguistique, de l’ethnologie et de la psychanalyse structurale. En ces contre-sciences se préfigure la mort de l’homme à laquelle appelle Foucault dans la disparition crépusculaire de la silhouette humaine sur le sable dans l’ultime page des *Mots et les choses*. Mais cette archéologie de l’archéologie n’est pas la seule. Une autre, plus impérieuse et souveraine, guide le livre de part en part, c’est la littérature comme pouvoir d’écriture, comme pouvoir d’expérimenter le langage comme fait d’écriture. Avec la philologie le langage acquiert évidemment un destin anthropologique, il devient une pièce majeure de l’humanisation de l’homme. Mais avec l’écriture le langage se retourne contre cette

humanisation, il devient une pièce mineure de la déshumanisation de l'homme que la littérature peut expérimenter pour elle-même. Tel est l'événement inactuel que Foucault repère au sein de la modernité anthropologique quand il n'hésite pas à lier Nietzsche à Mallarmé comme les deux expérimentateurs d'une pratique de l'être du langage qui ne renvoie plus à un sujet parlant, qui ne se laisse plus analyser par une philologie souveraine mais qui est restitué à son infinité mystérieuse.

Lorsque, plus tard, Foucault se livre à une nouvelle archéologie des sciences humaines, dans *Surveiller et punir*, la littérature a cette fois-ci disparu, elle n'est plus une réserve mystérieuse d'où énoncer l'archéologie de la prison, elle est sans emploi, et ce parce que le problème des luttes est désormais central. Parce que, selon Foucault « les concepts viennent des luttes et doivent retourner aux luttes »(cité par Bourdieu 190), la littérature est contournée. Ce qui est montré alors c'est un autre versant de la fabrication de l'homme, non plus comme être vivant, travaillant et parlant mais comme être normal. Les sciences humaines sont des opérateurs centraux de la construction de cette normalité : « Les sciences dont notre humanité s'enchant depuis plus d'un siècle ont leur matrice technique dans la minutie tatillonne et méchante des disciplines et de leurs investigations »(Foucault 1975, 227). Elles produisent le partage entre le bon grain et l'ivraie, entre le normal et l'anormal. Ce que Foucault met en avant dans cette deuxième histoire des sciences humaines, c'est quelque chose comme un pouvoir de l'écriture. Dès le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* au Collège de France de 1974, il note:

Pour que le pouvoir disciplinaire soit global et continu, l'usage de l'écriture me paraît absolument requis, et il me semble qu'on pourrait étudier la manière dont, à partir des XVIIe-XVIIIe siècles, on voit, aussi bien à l'armée que dans les écoles, dans les centres d'apprentissage, également dans le système policier ou judiciaire (...) comment les corps, les comportements, les discours des gens sont peu à peu investis par un tissu d'écriture, par une sorte de plasma graphique qui les enregistre, les code, les transmet le long de l'échelle hiérarchique et finit par les centraliser. Vous avez là un rapport, je crois, nouveau, un rapport direct et continu de l'écriture au corps (30-31).

L'écriture n'est plus cette extériorité radicale que la littérature expérimente comme pouvoir d'écriture, elle devient, par une sorte de renversement, écriture du pouvoir, écriture pour le pouvoir. Et ce renversement non seulement marque la disparition de la littérature comme contre-pouvoir mais signale que la tâche théorique et pratique qui est au fond le vœu philosophique de Foucault, la destruction de l'individu comme ce sujet des sciences humaines et de la discipline, n'est pas abolie mais devient encore plus problématique. Foucault affirme dans le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* que « la désubjectivation, la dénormalisation, la dépsychologisation impliquent nécessairement la destruction de l'individu comme tel » (58).

N'est-ce pas cela l'entreprise de Foucault, un programme de désubjectivation, de dénormalisation et de dépsychologisation visant à détruire l'homme-individu pour « inventer de nouvelles subjectivités » ? Le fait que cette entreprise ait pu être menée grâce aux ressources de la littérature depuis l'histoire de la folie ne peut qu'étonner le lecteur de *Surveiller et punir* car cette possibilité de la littérature pour aller à contre-emploi des épistémès dominantes a tout simplement disparu. Quelles sont les pratiques de désubjectivation disponibles ? Elles ne doivent plus être recherchées du côté de l'ethos de la littérature mais bien dans les formes interruptives des soulèvements et de la critique. Comment en est-on arrivé-là ? Je crois que le chaînon manquant est précisément « La vie des hommes infâmes », texte de 1977, dans lequel Foucault propose une archéologie de la littérature moderne inscrite dans une histoire des rapports de pouvoir. En somme, c'est précisément dans ce court texte que Foucault propose de ramener le pouvoir de l'écriture à l'écriture du pouvoir. Comment y parvient-il ? En passant d'une première position sur l'effet littérature à une seconde position sur l'effet fiction à l'intérieur de laquelle la littérature est amenée à jouer un certain rôle.

La première position se décline à l'intérieur d'une archéologie des sciences humaines tandis que la seconde s'effectue dans une généalogie des relations de pouvoir. Revenons sur quelques balises de son travail jusqu'à « La vie des hommes infâmes ».

L'effet littérature peut être approché par un petit texte de 1963, « Pourquoi réédite-t-on l'œuvre de Raymond Roussel ? ». La leçon majeure de l'expérience littéraire n'est pas à chercher dans un quelconque retour aux choses, dans une leçon de choses que la littérature aurait comme pouvoir de restituer. Elle tient plutôt à son expérience du langage, au fait qu'elle n'est rien d'autre qu'un « mot à mot ». Dans ce texte Foucault affirme que « tournées d'entrée de jeu par le langage, les choses n'ont plus de secret, et elles se donnent l'une à côté de l'autre, sans épaisseur, sans proportions dans un “ mot à mot ” qui les dépose... sur la mince surface des phrases » (2001, I : 450). La littérature moderne s'avance comme ce qui « n'a rien à dire ni à voir » (2001, I : 450). Les mots sont toujours des mots à mots et non des mots pour les choses ou des mots à partir des choses. La littérature est alors précieuse car elle est une expérience de pensée radicale ouverte par le seul jeu de l'écriture, elle ne renvoie aucunement à un format anthropologique, à la forme de l'homme mais au seul être du langage dont l'expérimentation opère comme une déprise à l'égard de l'épistémè de l'homme. Cette exemplarité de la littérature jusqu'où peut-elle aller dans le projet archéologique de Foucault ? En quoi sa déprise à l'égard de l'épistémè moderne est-elle un recours pour l'archéologie ? De *l'Histoire de la folie* jusqu'aux *Mots et les choses*, il n'est pas exagéré d'affirmer que la pratique de l'archéologie est enclenchée par une fonction de la littérature à la fois dans et hors des épistémès. Si notre modernité commence

avec la naissance de la figure de l'homme, la littérature peut être lue comme cette considération inactuelle qui, à l'intérieur de cette modernité, déjoue l'évidence anthropologique en révélant un être du langage ne relevant d'aucune assignation à un homme producteur de ce langage. C'est bien elle qui est entreprise de déshumanisation, de désubjectivation, cessant de renvoyer à l'intention subjective d'un auteur pour ne plus valoir que comme pratique de pure écriture. Et en ce sens, l'archéologie trouve en elle sa condition de possibilité. Ceci signifie que la pratique archéologique s'appuie, au sein de l'épistémè moderne, sur les contre-sciences, mais aussi sur la littérature en tant qu'expérience pure du langage. Michel Foucault établit, dans *Les mots et les choses* que, à la question nietzschéenne de l'origine de la parole réponse la proposition de Mallarmé selon laquelle personne ne parle si ce n'est le mot lui-même. Cette boucle Nietzsche-Mallarmé est décisive.

Cet effet littérature a fini par s'évaporer. C'est précisément parce que la littérature s'offre comme l'expérience d'un pur langage que Foucault tourne le dos à l'expérience littéraire pour envisager le problème des pratiques à l'intérieur des relations de pouvoir. Foucault s'en explique dès 1971 à propos des enquêtes sur les prisons : « En raison de circonstances et d'événements particuliers, mon intérêt s'est déplacé sur le problème des prisons et cette nouvelle préoccupation s'est offerte à moi comme une véritable issue au regard de la lassitude que j'éprouvais face à la chose littéraire » (2001, I : 1075). La prison est une issue à la littérature. Avec elle, les problèmes viraux des subjectivités entravées reprennent le dessus sur les foyers d'expérimentations littéraires. C'est tout l'investissement dans la pratique qui s'avère prépondérant : « Je suis intéressé » note Foucault dans un entretien d'août 1971, « par les institutions et les pratiques, par ces choses en quelque sorte en dessous du dicible » (1075-1076). Comment atteindre les pratiques sous le dicible ? Telle est alors la question de Foucault.

Il est temps de déplier quelques éléments de « La vie des hommes infâmes ». L'écriture y est envisagée comme tactique interne au pouvoir. Les relations de pouvoir ne peuvent se développer que par une mise en écriture des vies ordinaires. Du texte ne cesse de naître dans les relations de pouvoir. Dans la leçon du 21 novembre 1973 consacrée au pouvoir psychiatrique, Foucault fait remarquer que la discipline ne peut prendre en charge de façon continue le corps de l'individu que par l'écriture. A la différence de la souveraineté qui se marque directement sur le corps de ses administrés, le supplice étant le marquage extrême, la discipline s'intensifie grâce à des relais de notation, des tactiques d'enregistrement.

Pour que le pouvoir disciplinaire soit global et continu, l'usage de l'écriture me paraît absolument requis et il me semble qu'on pourrait étudier la manière dont, à partir des 17ème-18ème siècles on voit, aussi bien à l'armée que dans les écoles, dans les centres d'apprentissage, également dans le système policier ou judiciaire (...) comment les corps, les comportements, les discours des gens sont peu à peu investis par un tissu

d'écriture, par une sorte de plasma graphique qui les enregistre, les code, les transmet le long de l'échelle hiérarchique et finit par les centraliser. Vous avez là un rapport, je crois, nouveau, un rapport direct et continu de l'écriture au corps (2003, 50).

Dans cette configuration, l'effet-littérature est remplacé par l'effet-fiction. Ce dernier vient dans le heurt que les pouvoir infligent aux vies minuscules et par le fait qu'une vie se voit résumée en quelques mots par un billet de pouvoir qui la fait apparaître et disparaître en quelques lignes. Une vie, sous l'œil du pouvoir, n'est plus que quelques lignes, un mince ensemble de signes retenus ensemble par une pratique disciplinaire d'internement, de surveillance. Une vie est restituée à une allure qui la résume et l'abolit tout à la fois. Les archives laissent entrevoir de manière fugitive une série d'existences qui, à peine qualifiées, se voient aussitôt disqualifiées. Les archives de l'enfermement de l'Hôpital général et de la Bastille que Foucault ouvre dans « La vie des hommes infâmes » peuvent ainsi être lues comme une « anthologie d'existences » (2001, II : 237). Mais une anthologie qui finit par devenir très rapidement une hantologie tant les vies qui s'y trouvent résumées ne sont plus que des fantômes d'existence dont on peine à sentir encore le sang réel. « Des vies de quelques lignes ou de quelques pages, des malheurs et des aventures sans nombre. Vies brèves, rencontrées au hasard des livres et des documents » (2001, II : 237). Ces vies infimes ne doivent leur « fama », leur renommée que parce qu'elles ont été fouillées de fond en comble par un pouvoir qui s'emploie moins à les restituer qu'à les aligner le long d'une structure d'infamie qui les inscrit de force dans un dispositif d'enfermement. La lettre de cachet condense ces deux traits. Elle construit des *exempla* qui sont des fictions de pouvoir : « Des vies singulières, devenues, par je ne sais quels hasards, d'étranges poèmes » écrit Foucault (2001, II : 237). Des vies en somme qui ne sont plus que de la littérature, tel est finalement ce que le pouvoir produit dans son écriture des vies ordinaires. Des existences obscures et infortunées sont racontées en quelques pages ou prennent corps en quelques phrases. Par des notations brèves, une série de mots fait revivre une vie dans l'acte qui la soustrait à elle-même. Ces écritures de statut multiple, plaintes, dénonciations, ordres, rapports, ne se contentent pas de doubler l'histoire minuscule des existences d'un corps de mots mais constituent cette histoire minuscule. Foucault peut ainsi noter « l'équivoque du fictif et du réel » qui en résulte. Cette équivoque tient à ce qu'il ne reste plus le moindre surplomb des vies sur les mots dans ces opérations de pouvoir. Au contraire elles sont absorbées dans quelques mots qui sont une véritable tombe pour elles.

Le plus remarquable est sans doute dans ce qui suit : la dissolution de l'effet littérature a abouti à une toute nouvelle problématisation de l'écriture comme élément de pouvoir qui produit un effet fiction au sein duquel finit par se loger une archéologie de la littérature. Au final, la dissolution de l'exemplarité littéraire et la prolifération des fictions dans les dis-

ciplines laissent entrevoir une archéologie de la littérature moderne. Dans les toutes dernières pages de « La vie des hommes infâmes » Foucault peut faire basculer la littérature du côté d'une mise en discours des vies ordinaires. Cette étrange mise en écriture des vies minuscules requise par les micro-pouvoirs disciplinaires n'est pas d'une autre nature que l'écriture littéraire. Le banal est enregistré, fouillé, décrit, écrit à la fois du côté des rapports disciplinaires et du côté du roman qui tourne progressivement le dos au romanesque et au légendaire des amours et des aventures pour s'intéresser à ce qu'une vie peut avoir de plus banal.

Cette machinerie a sans doute été importante pour la constitution de nouveaux savoirs. Elle n'est pas étrangère non plus à tout un nouveau régime de la littérature. Je ne veux pas dire que la lettre de cachet est au point d'origine de formes littéraires inédites, mais qu'au tournant du 17<sup>ème</sup> et du 18<sup>ème</sup> siècle les rapports du discours, du pouvoir, de la vie quotidienne et de la vérité se sont noués sur un mode nouveau où la littérature se trouvait elle aussi engagée (2001, II : 251).

Avec le pouvoir disciplinaire, a fini par s'imposer l'idée qu'une vie c'est ce qui mérite d'être dit. Ce n'est désormais plus sa métamorphose en fable qui la voue à sa dicibilité. C'est au contraire le fait qu'elle se soustrait à la fable, qu'elle ne peut y loger car il n'existe en elle rien d'exemplaire qui l'insère dans un réseau d'écriture. Laquelle se donne alors comme enjeu de restituer la fable des vies non fabuleuses, soit qu'elle en fait ressortir la légende noire, l'infamie souterraine, soit qu'elle s'emploie à en révéler tout ce qu'il y a de plus caché dans une existence. Je voudrais lire sur ce point un long passage du texte :

Depuis le 17<sup>ème</sup> siècle, l'Occident a vu naître toute une « fable » de la vie obscure d'où le fabuleux s'est trouvé proscrit. L'impossible ou le dérisoire ont cessé d'être la condition sous laquelle on pourrait raconter l'ordinaire. Naît un art du langage dont la tâche n'est plus de chanter l'improbable, mais de faire apparaître ce qui n'apparaît pas, ne peut pas ou ne doit pas apparaître : dire les derniers degrés, et les plus ténus, du réel. Au moment où on met en place un dispositif pour forcer à dire « l'infime », ce qui ne se dit pas, ce qui ne mérite aucune gloire, l'infâme donc, un nouvel impératif se forme qui va constituer ce qu'on pourrait appeler l'éthique immanente au discours littéraire de l'Occident : ses fonctions cérémonielles vont s'effacer peu à peu ; il n'aura plus pour tâche de manifester de façon sensible l'éclat trop visible de la force, de la grâce, de l'héroïsme, de la puissance ; mais d'aller chercher ce qui est le plus difficile à percevoir, le plus caché, le plus malaisé à dire et à montrer, finalement le plus interdit et le plus scandaleux. Une sorte d'injonction à débusquer la part la plus nocturne et la plus quotidienne de l'existence va dessiner ce qui est la ligne de pente de la littérature depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, depuis qu'elle a commencé à être littérature au sens moderne du mot (2001, II : 252).

Il s'agit là je le crois d'un texte assez fondamental. Car au fond la littérature est travaillée par un impératif moral qui en constitue la vérité secrète : dire l'infime, le minuscule pour y faire

briller cela même qui n'y brille pas, l'absence de gloire d'une vie. On comprend dès lors que Foucault puisse se rapporter dans sa toute dernière page aux récits de Tchekhov, de Maupassant et de James qui accomplissent dans le roman l'effacement du romanesque et qui apparaissent comme le double de l'écriture disciplinaire. Cet effet-fiction de la disciplinarisation a ainsi été doublé par un effet-littérature véritable effet de miroir. « La fiction a dès lors remplacé le fabuleux, le roman s'affranchit du romanesque et ne se développera que de s'en libérer toujours plus complètement » (2001, II : 252).

Au final, la dissolution de l'exemplarité littéraire et la prolifération des fictions dans les disciplines laisse ouverte la question d'un retour possible à la littérature sous la forme d'une écriture des vies minuscules (Pierre Michon). De l'absorption produite par le pouvoir d'une vie à quelques mots décrite par Foucault, c'est toute une expérience littéraire qui peut se trouver à nouveau convoquée à la condition qu'elle cesse de pivoter autour de l'axe du langage pour renouer avec la possibilité d'une modernité esthétique telle que Benjamin pouvait être amené à la réfléchir lorsqu'il référait l'invention du roman (et la disparition du conte) à la possibilité d'exprimer une vie sans commune mesure. Après tout, d'*Une vie* de Maupassant aux *Vies minuscules* de Pierre Michon, en passant par *La vie mode d'emploi* de Perec, c'est toute une idée de la littérature comme production des légendes de l'ordinaire qui est révélée par contraste avec cet investissement scriptural des vies ordinaires qu'imposent les pouvoirs disciplinaires. Le fait que cette littérature prenne souvent la forme du rapport n'est sans doute pas étranger à cette transformation de la fonction de l'écriture.

## BIBLIOGRAPHIE:

Bourdieu, Pierre. « La philosophie, la science, l'engagement ». *L'infréquentable Michel Foucault*, Didier Eribon (ed.), Paris, Epel, 2001.

Foucault, Michel. *Histoire de la folie*. Paris, Gallimard, 1975.

\_\_\_\_\_. *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard, 1975.

\_\_\_\_\_. *Dits et Ecrits*. Paris, Quarto Gallimard, 2001.

\_\_\_\_\_. *Le pouvoir psychiatrique*. Cours au Collège de France, 1973-1974. Paris, Gallimard/Le Seuil, 2003.